

Construire et reconstruire Soissons après les destructions de 1914-1918

Les priorités de la reconstruction

Un habitant de Soissons resté sur place de août 1914 à mai 1918 a compté le nombre d'obus tombés dans son quartier durant cette période. Il en a recensé 85 000 ce qui correspond à un obus tous les 10 m² pour le centre ville. On peut ainsi estimer à plus de 100 000 le nombre de projectiles qu'a reçu Soissons durant le premier conflit mondial.

Ces bombardements ont touché un centre ville à peine remodelé par les aménagements urbains du XIX^e siècle qui, à Soissons, n'ont porté que sur l'éclairage des rues, l'édification des fontaines ou encore la création de trottoirs. C'est donc une ville encore fortement marquée par un tissu urbain hérité de l'Ancien Régime, avec des rues n'excédant pas 8 mètres de large, un bâti ancien, qui va servir de cible aux artilleurs allemands retranchés dans les anciennes carrières de pierres de Pasly et de Crouy au nord de la ville.

En mai 1916, l'évêque de Soissons, Monseigneur Péchenard, écrit ces lignes¹ :

«Le mois de mai, d'ordinaire si plein de vie, s'écoule à Soissons monotone, triste et sous la perpétuelle menace des projectiles ennemis. Sans cesse retentit le bruit du canon, aussi bien la nuit que le jour, soit que les Allemands lancent sur la ville quelques bruyantes torpilles, soit qu'ils tirent, eux ou les Français, sur les aéroplanes qui sillonnent constamment les airs pour faire des reconnaissances, soit surtout que l'on entende l'assourdissante lutte de l'artillerie toujours en activité autour de Nouvron-Vingré.

A ce moment, la ville, d'après un touriste qui l'a visitée, n'est plus que l'ombre d'elle-même. Les maisons y pleurent autour de la cathédrale éventrée. Dans les rues vides et silencieuses, chaque pan de mur semble un pan de linceul. L'aspect en est lugubre, surtout par un jour de pluie. Mieux que Bruges, elle est Soissons-la-Morte, mise au suaire

1. Mgr Péchenard, *Le martyre de Soissons*, Soissons, 1921.

et couchée au cercueil. On n'entend plus de voix d'enfants. Il n'y plus un cri d'oiseau.»

Bien avant le début du premier conflit mondial, l'équipe municipale menée par V.-A. Becker, avec Fernand Marquigny² comme premier-adjoint, se penche sur le problème causé par la densité du centre ville. Ce dernier est jugé impénétrable en regard des aménagements réalisés en périphérie de ville : la ceinture de boulevard (Jeanne-d'Arc, Pasteur, Victor-Hugo) après le déclassement de Soissons comme place de guerre en 1885, la création du quartier de la gare et du jardin de la Société d'horticulture, la construction du pont du Mail... Le centre ville ne répond plus aux exigences de la vie moderne, aux nouveaux modes de transport, aux systèmes commerciaux en vigueur à l'époque.

Fernand Marquigny annonce lors d'une réunion du conseil municipal en 1919 :

«Je ne dis pas qu'il faut profiter mais il faut saisir l'occasion malheureuse qui nous est offerte d'élargir nos rues et certains quartiers.»

A la suite de la loi Cornudet (14 mars 1919) fixant le cadre de l'extension et de l'aménagement des villes selon le nombre d'habitants, le conseil municipal décide que le nouveau plan d'alignement sera dressé par le service de la voirie municipale sous la direction de Paul Devauchelle, architecte de la ville, et que le projet d'aménagement, d'embellissement et d'extension sera soumis à concours. Une commission municipale spécialement constituée pour l'occasion, se voit confier le suivi du programme.

Huit projets sont présentés et rassemblent d'ores et déjà les principaux acteurs de la reconstruction à Soissons. Il s'agit des architectes Chaleil, Depondt, Marchand, Thomas, Pavot, Vannier, Henry, Prat, architectes que l'on retrouve au sein de la Coopérative de reconstruction sous la présidence de Monsieur Descambres. Paul Devauchelle se voit confier la synthèse de l'ensemble des projets et soumet le plan d'aménagement à Georges Ford, urbaniste conseil de la ville de New York, architecte de la Renaissance des cités³ et, dans ce cadre, principal acteur de la reconstruction de Reims en 1930.

2. Fernand Marquigny a joué un rôle déterminant dans la reconstruction de Soissons. Né en 1876 dans les Ardennes, il suit des études de droit. Après avoir obtenu sa licence, il s'établit à Soissons comme avoué en 1901. Il est élu conseiller municipal en 1908 et premier adjoint en 1912. Après l'Armistice, il occupe la fonction de maire et est élu à ce poste le 11 décembre 1919. Député de l'Aisne en 1924, il fait partie des Commissions des régions libérées et son action porte essentiellement sur les départements touchés par la guerre. Il reste en fonction sous la loi Darlan en 1940. Il meurt subitement le 30 octobre 1942, après avoir été maire de Soissons pendant 23 ans.

3. La Renaissance des cités est fondée à Reims en 1916. Il s'agit d'une association d'enraide, sorte de bureau d'étude rassemblant les compétences variées d'experts et de personnalités dans le domaine de l'urbanisme. L'étude du plan de Reims est certainement l'opération la plus remarquable de cette association.

Les points suivants figurent parmi les principaux objectifs des édiles soissonsais :

Aérer et assainir le centre ville ; faciliter la circulation ; aligner les rues ; assurer un équipement public fonctionnel et de qualité ; dégager les monuments historiques.

Le 2 juillet 1920, ce plan est présenté au conseil municipal ; il est transmis ensuite à la commission départementale, puis au ministère des régions libérées et de l'Intérieur.

Paul Normand est nommé rapporteur par l'Etat et est chargé du dossier «Soissons» à partir du 29 juin 1921. Sa conception de la reconstruction de Soissons diffère sensiblement de celle de Paul Devauchelle.

La municipalité s'engage dans un programme résolument moderne fondé sur l'ouverture du centre ville, accompagné de la création d'un nouvel axe, la Voie triomphale, de la place de la République à l'Hôtel de Ville.

Le parti pris de Paul Normand est beaucoup plus passiste :

«A cela nous répondrons qu'après avoir admis les élargissements et percées ci-dessus, les rues pittoresques, étroites et sinueuses sont le charme précisément des vieilles villes historiques de plus en plus rares et séduisent au moins les étrangers, les touristes et les artistes, ravis de voir autre chose que des rues modernes, banales et droites.» Paul Normand insiste particulièrement sur le respect des monuments historiques et notamment de l'abbaye Saint-Jean-des-Vignes : la municipalité, elle, avait projeté d'englober le site abbatial dans un square avec rue circulaire entre la rue Thiers et le boulevard Jeanne-d'Arc, faisant ainsi disparaître le petit cloître Renaissance...

L'alignement des rues retenu rappelle également l'ancienne configuration de la ville : en général, un seul côté est frappé d'alignement et l'ancienne appellation est préservée. Ainsi il n'est pas rare de voir à Soissons un tracé de rues apparemment homogène porter plusieurs plaques de rues. L'axe de la place Saint-Christophe jusqu'à l'Aisne, façade urbaine de grande cohérence intègre à lui seul trois noms de rues : Saint-Christophe, rue du Collège, rue Saint-Quentin.

Le plan définitif ne sera approuvé par la Commission supérieure d'aménagement et d'embellissement des villes qu'en 1925 et fera alors l'objet d'un décret d'utilité publique en Conseil d'Etat.

En principe, aucune construction ne doit être entreprise avant l'approbation de ce plan. En vérité, les particuliers, soucieux de leurs propres intérêts, et impatients de retrouver un logement décent, se sont empressés de faire valoir leurs droits et leurs besoins auprès des municipalités et des architectes concernés, souvent par l'intermédiaire des coopératives de

reconstruction. Il faut attendre au moins les années 20 pour que l'effort de la reconstruction commence à porter sur l'habitat. La reconstitution des réseaux routiers et ferrés, ainsi que des équipements industriels, était prioritaire. A cela il faut ajouter une pénurie de ciment et de fer, et surtout la carence de main-d'œuvre. Seuls des salaires plus élevés dans les régions dévastées ont fait déferler les ouvriers italiens, belges, espagnols, maghrébins et indo-chinois. Le secteur de Soissons rassembla à lui seul plus de 19 000 ouvriers de tous horizons, population étrangère qui va contribuer à modifier profondément le patrimoine humain soissonnais.

Si le premier conflit mondial a été l'occasion soudaine de réviser l'évolution de la ville que des siècles d'histoire avaient modelé, il a permis également aux architectes de se poser le problème de l'habitat vernaculaire. Environ 2 000 habitations ont disparu ou ont été fortement endommagées à Soissons. Le ministère de l'Intérieur donne des consignes pour que le paysage traditionnel ne soit pas bouleversé, pour que l'identité des régions soit préservée. Paul Normand se fait à Soissons le porte-parole de cette démarche qui est soutenue par de nombreuses initiatives privées et dont l'Etat s'est contenté d'assurer le processus administratif et juridique.

Les caractéristiques de l'architecture de reconstruction

Les années 1920-1930 à Soissons se caractérisent par une architecture qui n'a d'homogénéité qu'en apparence. Il faudrait en fait, parler des styles de la reconstruction.

Malgré l'apparition de nouveaux matériaux comme le béton armé, l'architecture continue à faire référence au style classique. Le Crédit lyonnais, rue Saint-Martin, en est un bon exemple : porte surmontée d'un fronton triangulaire orné d'une corne d'abondance, ouvertures symétriques, corniche à modillons, pierres à refends aux angles du bâtiment...

On utilise également beaucoup le vocabulaire hérité de l'architecture de la fin du XIX^e siècle : angles de rues marqués par un dôme ou par un profil incurvé souligné de sculpture en ronde bosse (angle de la rue Saint-Martin et de la rue Charpentier, angle de la rue du Collège et de la rue du Beffroi).

Le style local sert aussi de source d'inspiration : le souvenir de pignons à redents plus connus par les autochtones sous le nom de pignon à pas de moineaux, se retrouve dans certains bâtis où il est souligné par une alternance de matériaux, la brique et la pierre, polychromie de prédilection dans l'architecture de reconstruction.

En l'absence de règle d'architecture bien déterminée, c'est l'éclectisme qui l'emporte, témoin absolu d'une société contrastée et certainement éprouvée par l'importance des destructions.

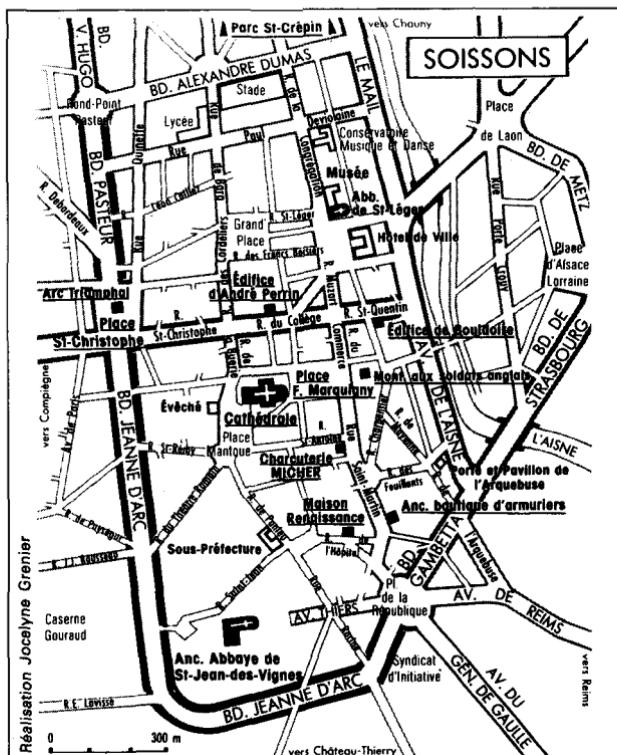


Fig. I - Plan de Soissons.

Si la plupart des constructions soissonnaises de cette période reprennent de façon plus ou moins évidente ce langage architectural qui s'appuie sur une certaine tradition académique - rappelons que la plupart des architectes des années 20 sont issus de l'Ecole nationale des Beaux-Arts -, on observe progressivement une géométrisation des formes. L'Exposition internationale des Arts décoratifs à Paris en 1925 marque l'apogée de ce style que l'on qualifiera vite de style «Art-Déco». Les motifs végétaux en vogue depuis le début du siècle demeurent, mais pétales et feuilles, fleurs et fruits, se voient marqués par des contours aux angles nets et cassants : le bâtiment à l'angle de la place Fernand-Marquigny et de la rue Saint-Martin (architecte Boulodore, 1927), ou bien encore la salle des Feuillants dans la rue du même nom édifiée par la Société coopérative de reconstruction à partir de 1923. A noter également les superbes boutons de roses stylisés au n° 37 de la rue Molière (architectes Marchand et Hibert, 1927, architectes qui signent également, mais dans un registre différent, l'édifice qui jouxte la salle des Feuillants).

Cette géométrisation se retrouve dans les en-têtes de magasins : l'immeuble de Boulodrome cité plus haut présente encore sous la marquise le nom du commerce de prêt-à-porter «Aux Bull Dogs». C'est également le «S» de la ville de Soissons, dessiné avec cette même géométrie extrême sur la grille du Monument aux Anglais, rue de la Bannière.

Quelques édifices soissoissons de cette période marquent par leur originalité ou leur désir d'élégance : on peut citer la maison au n° 6 rue de l'Hôpital, qui s'inspire d'un décor Renaissance (architecte Gaudet, 1923-1928), mais surtout le n° 22 de la rue du Collège (architecte Perrin, 1925) connue sous le nom de maison égyptienne. Le caractère exceptionnel de ce bâtiment explique qu'une revue de l'époque *La Construction Moderne* lui consacre plusieurs pages dans son numéro de janvier 1925 : «le hasard d'un passage à Soissons nous a permis de distinguer une façade d'un immeuble reconstruit par André Perrin, architecte à Soissons, par la disposition de ses lignes générales et son caractère, tranchant très nettement sur les autres façades de la ville... œuvre très personnelle et des plus intéressantes par les recherches et les études auxquelles s'est donné l'architecte à qui nous adressons nos félicitations, ainsi qu'aux exécutants». La parcelle de terrain à bâtir est étroite et profonde. Sa cour jouxte le jardin du collège Saint-Just. L'édifice a une ossature de poteaux et poutres en ciment armé conjuguée à des murs intérieurs très minces. L'élévation est réalisée en pierre armée : des déchets de pierre ont été pilonnés et coffrés avant que la façade ne soit ravalée puis sculptée offrant ainsi une dureté nettement supérieure à la pierre du Soissoissons.

Le rez-de-chaussée est un magasin de commerce avec salle à manger et WC et une salle d'opération orthopédique. Le propriétaire Eugène Cousin est d'origine méditerranéenne. Comme beaucoup à cette époque, il vient chercher au cœur des régions dévastées un terrain particulièrement propice à l'exercice de son métier : la rééducation physique.

Les étages de l'immeuble sont occupés par des appartements particuliers avec au troisième le logement du domestique. Comble du confort : l'immeuble dispose du tout-à-l'égout, de la lumière électrique sous tube, d'une salle de bains, du chauffage central, le tout dans les pièces luisantes de «Ripolin» !

Le plus spectaculaire reste le décor de la façade. Le maître d'ouvrage, passionné d'art égyptien a souhaité que des motifs égyptiens figurent sur la devanture. On y retrouve en effet des portraits de pharaons, des papyrus ouverts ou en boutons réalisés en mosaïque, technique qui connaît un franc succès dans les années 1920-1930 : la forme cubique des tessellles permet des compositions géométriques au goût du jour ; de plus, ce matériau facilement lavable répond parfaitement au souci d'hygiénisme de l'époque. Le troisième niveau est occupé par une espèce d'oriel surmonté d'une scène de paysans accompagnant des bœufs, scène qui s'inspire des

reliefs de l'Ancien Empire. Au sommet, un disque solaire encadré de deux têtes de vautours au lieu des cobras traditionnels (un obus en 1944 a traversé cette partie de l'édifice modifiant probablement une autre ordonnance). Les fers forgés des portes reprennent le même vocabulaire décoratif (Fig. 2 et 3).



*Fig. 2 - Immeuble du 22, rue du Collège, élévation.
Style Art-Déco. (Cliché K. Jagielsky)*

Le culte du souvenir

Une ville aussi touchée que Soissons, puisqu'elle est restée pendant plus de trente mois sous les feux ennemis, est inévitablement marquée par une volonté de souvenir. Le phénomène du monument commémoratif concerne l'ensemble des communes françaises. Chaque place de village ne vit-elle pas s'élever son monument aux morts ? A Soissons, ce n'est pas un, mais trois monuments commémoratifs qui rappellent cette période de l'histoire :

Le monument aux morts, actuellement place Fernand-Marquigny, qui, à l'origine, n'était pas édifié en l'honneur des victimes de la guerre, mais des grands faits de l'histoire de Soissons. Il se voit doter de cette nouvelle



Fig. 3 - 22 rue du Collège : tête de pharaon. (Cliché K. Jagielski)

vocation dès 1922 ; le monument aux Anglais honore les victimes britanniques tombées au champ d'honneur ; le monument à la mémoire de Guy de Lubersac et des coopératives de reconstruction des régions libérées, place Saint-Christophe, rappelle l'effort de reconstruction dans le Soissonnais.

Ce sont des artistes renommés qui travaillent sur ces monuments. Bartholomé (monument de la place Fernand-Marquigny) a obtenu le grand prix de sculpture à l'Exposition universelle de 1900 et il a à son actif le monument aux morts du cimetière du Père-Lachaise ainsi que celui de J.-J. Rousseau au Panthéon.

Les frères Martel sont les auteurs du monument de la place Saint-Christophe. Leur célèbrité s'officialise lors de l'Exposition nationale des Arts décoratifs en 1925. Ils travailleront par la suite avec des architectes de renom comme Robert Mallet Stevens, Pierre Patout ou Charlotte Perriand.

Leur première forme d'expression se voit sur des monuments commémoratifs en Vendée, leur pays natal, puis dans l'Aisne avec en 1929 le monument aux morts de la V^e Armée au familistère de Guise. En 1935, c'est au tour du monument de la place Saint-Christophe : 20 mètres de long, 12 mètres de haut. Conçu à la manière d'un arc triomphal, ce monument témoigne de la réflexion menée sur son emplacement. Il est en effet particulièrement respectueux du grand axe urbain boulevard Pasteur - boulevard Jeanne-d'Arc et ne vient rompre à aucun moment cette saisissante vue perspective visible à l'une ou l'autre extrémité de ces voies. Le contenu de ce monument se lit sur un entablement supporté par huit puissan-

tes colonnes sous la forme de deux bas-reliefs dont l'écriture est marquée par l'influence cubiste. A gauche la violence de la guerre et ses destructions. A droite, les gestes de paix et la reconstruction. Guy de Lubersac⁴ est adossé à la pile centrale au sommet de laquelle se dresse une allégorie de la paix en forme d'insigne d'aviateur. Le monument est inauguré en grande pompe par le président de la République Albert Lebrun le 21 juillet 1935. De par sa conception et la technique employée (le béton armé sculpté), c'est une œuvre tout à fait originale qui mériterait plus de considération eu égard aux différents problèmes qui le concerne : éclatement du béton aux endroits les plus délicats (angles de l'édifice) et important dévers d'une partie de la structure, apparemment lié à une instabilité du terrain.

Le phénomène de la reconstruction à Soissons est aujourd'hui plutôt bien ressenti par la population locale. Le tracé des rues conçu par l'équipe municipale autour de Fernand Marquigny pour une ville «pouvant atteindre un jour 30 000 habitants» offre un confort qui ne contredit pas les déclarations du maire.

A cela on peut ajouter un décor de rues, autrement dit un alignement de façades, qui dépasse de loin la monotonie et la rigueur qui seront de mise à l'occasion de la reconstruction des villes détruites lors du second conflit mondial. Dans les années 20, la place encore réservée à l'initiative privée ainsi qu'un certain goût pour le régionalisme associé à un savoir-faire encore empreint d'académisme ont rejeté toute standardisation de l'architecture et ont fait de Soissons une vitrine particulièrement intéressante pour les inconditionnels de l'architecture Art-Déco.

Karine JAGIELSKY
*Guide conférencière
des Monuments historiques*

4. Guy de Lubersac, capitaine d'aviation, sénateur et ardent défenseur des droits des sinistrés, fonde la coopérative de Faverolles en juin 1919. Il teste vite l'insuffisance du groupe communal. Le 13 septembre 1919, sous son impulsion, sept présidents de coopérative se réunissent à Soissons et fondent l'Union Soissonnaise des Coopératives de Reconstruction. L'Union regroupe les coopératives des communes de Soissons, Vierzy, Noyant, Chassemy, Vauxbuin, Bucy et Cœuvres.